

Cramponné au bastingage, Oléon regardait filer l'eau, et le sillage régulier du navire qui glissait le long de la coque le fascinait. Son regard caressait la mer immobile et se noyait dans l'horizon brumeux des beaux temps. Les coups de bec de ses idées noires et agressives s'espaciaient et son cerveau appréciait un long moment de paix. Des dauphins, profitant comme lui du calme de l'après-midi, sautèrent au loin, alignés, à l'instar de nageuses disputant un concours aquatique et disparurent vers une destination connue d'eux seuls. Une femme traversa le pont, jeta un coup d'œil au loin et descendit à l'étage inférieur où le brouhaha des deuxièmes parties d'après-midi s'amplifiait. Le thé allait être servi dans le petit salon voisin où un bar fourni contenterait également les amateurs de boissons d'une autre trempe. Oléon, depuis trois jours, avait croisé des actrices de cinéma et entendu, à propos de l'une d'elles, « films X », mais aucun indice ne le conforta dans ce sens. Pas de vulgarité ni de provocations. Il en déduisit, qu'en société, une actrice de porno égalait celle des films d'auteur, même si le produit final n'avait pas le même impact.

Le congrès annuel des accordéonistes attirait les instrumentalistes, pour l'heure fixés à leur chaise, laissant courir leurs doigts sur les boutons ou les touches, le regard vague caressant l'instrument comme pour le flatter. Des gens, plus difficiles à cibler, populaires ou petits-bourgeois, bien que ces

termes fleurent bon des idéologies archaïques, même si, entremêlées, elles dégagent une senteur progressiste, parlaient fort, une bière à la main, devant leurs chemises parsemées de couleurs clinquantes et regardaient la mer par à-coups pour s'assurer qu'elle était toujours là, largement payée. Il avait également rencontré des représentants de commerce et des hommes de théâtre accoudés au bar. L'assemblage était surprenant à première vue, mais les acteurs puisaient là une foule de renseignements pour leurs futures pièces, flattant les commerciaux, rouages importants de notre système. Et puis cette commissaire de police qui s'affairait, penchée sur le cadavre frais d'une jeune fille assommée, étendue au bas d'un escalier, la tête contre la première marche. « Elle est morte commissaire » lui dit le médecin du navire qui ne pouvait que confirmer l'évidence. Des officiers faisaient barrage, mais Oléon entraperçut entre deux jambes le visage de la jeune femme et il frémit.

Cette faute de goût d'un assassin parvenu à jeter le trouble en une si heureuse traversée choqua les passagers. Certes la bienséance exigea un peu d'apitoiement et « pauvre fille » valut oraison funèbre, puis chacun retrouva ses petits plaisirs, nimbés d'ombres inquiétantes, mais tout de même toujours bons à prendre.

Le pont supérieur se garnissait peu à peu, les siestes étaient achevées, mais la présence d'un cadavre à bord calmait les manifestations bruyantes des joueurs de volley. Aussi se pencha-t-il vivement lorsqu'un frôlement provint de l'échelle de coupée juste en dessous de sa position. Retirée, elle disparaissait par l'ouverture ménagée dans le flanc du navire. « Comment se fait-il qu'elle ait été sortie ? se demanda-t-il, pourtant personne ne montait à bord. Un exercice peut-être ? » Mais son esprit partit soudain vers autre chose : « Rater un avenir en ratant un concours ! pensa-t-il. Sa fille ! Une flambée de colère brouilla sa vue et gela l'horizon. Un

concours, cette aberration née de cerveaux formatés, incapables d'imagination et de perspectives, « le » critère de réussite ! Départager les gens ne peut être que brutal et le fruit de dispositions simplistes, le Q.C.M. étant le summum de la réduction. Cocher une case ! Il apporte la tranquillité d'esprit. La case enferme toute une personne, classe, évite la fatigue d'aller voir plus loin, la crainte de se tromper, l'inégalité ! » Oléon sourit tout de même, conscient de se faire avoir et furieux de devoir soutenir sa fille en ce passage aussi futile et important ! Elle aurait fait merveille dans l'entourage de Socrate.

À présent, des passagers s'agglutinaient au garde-corps, déjà prêts pour la soirée. Le soleil plongeait doucement dans la mer forçant sur le rouge, comme un grand timide qui se retirerait sur la pointe des pieds, après avoir surpris un secret. La commissaire était sa voisine de bastingage et un homme jeune avait le bras posé sur ses épaules. « Je le plains, pensa Oléon, un voyage d'amoureux gâché par un cadavre ! » Il hésita, devina un baiser, et décida après tout qu'un policier n'avait pas droit à une vie personnelle.

« Madame la commissaire ? » Des yeux calmes, d'un bleu profond, se tournèrent vers lui et l'interrogèrent sans un mot. « J'ai une information concernant la jeune femme morte, je suis à votre disposition ; je m'appelle Oléon Marcimpiat. » Les yeux approuvèrent et le visage à l'ovale très pur retourna vers l'amour. Il eut une attaque envieuse. Depuis un an il vivait seul, pas mécontent d'ailleurs, mais tout de même ! L'actrice X entrevue le matin le détourna de la policière. Non loin sur sa gauche, rêveuse et détachée dans sa robe mauve aussi conséquente qu'un confetti, elle regardait au loin, et il se demanda ce que pouvait être une vie adonnée aux rapports sexuels organisés et filmés. Il la regarda discrètement, curieux, et reprit la contemplation de la mer. « Après tout », se dit-il !

Patrick, aux cheveux blonds frisés couvrant un immense corps musclé, opposait une farouche résistance à une jeune passagère qui semblait s'être entichée de lui. « Martha », lui avait-elle dit, en lui tendant une main ferme, les cheveux roux au vent. Surpris, il n'avait vu que ses yeux verts et chauds. « Voulez-vous boire » quelque chose ? avait-il questionné bêtement. Être aussi banal l'avait mortifié. Malgré son doctorat en philosophie et ses talents de nageur, il s'était laissé piéger par une gamine d'au moins cinq ans sa cadette. « Je dois rattraper ça », pensa-t-il. Il lui tendit un verre de porto et la détailla du coin de l'œil. « Nous sommes trois copines, dit-elle, les filles, là, sur ce canapé. Tu viens ? » Sourires, petits flirts, les avantages de chacune bien exposés, une futilité qui lui convenait parfaitement. Le voyage s'annonçait bien et il savait badiner. Son travail l'avait éreinté et il ne se foutait pas mal des passagers. Mais trois belles filles, c'était autre chose. « Tu aimes la mer ? » s'enquit Lucie. « J'adore », dit-il, exagérant l'extase que lui procuraient les couchers de soleil. Les jeunes filles venaient de Lyon, copines de fac, et le rencontrer les comblait, car « on ne sait jamais qui on va rencontrer sur ces navires de croisières ! » Mais il savait tout de même préserver son indépendance et pour ce faire inventait toujours une bonne raison : « je vous retrouve au restaurant, j'ai une lettre à écrire. » Bien sûr, elles manifestèrent leur regret, mais, au fond, semblèrent très contentes de ne pas avoir ramené dans leur filet un pot de colle. Un peu plus tard, Patrick croisant Oléon lui fit un clin d'œil coquin : tu as levé une belle femme, dit donc ! Elle est flic, c'est la commissaire chargée de l'enquête. Patrick ravala son sourire ambigu et les suivit des yeux.

Elle précéda Oléon vers une petite salle cachée derrière un escalier d'accès au poste de pilotage. « Asseyez-vous. » Une petite table les séparait, en fait un abîme. Les mêmes yeux bleus vous scrutaient avec sérénité, pas un muscle de son

superbe visage ne bougeait. Les jambes croisées, un peu à l'écart de la table, elle attendait. Oléon, pourtant peu enclin à se laisser intimider, regretta déjà d'être venu et réalisa que l'engrenage commençait là. Alors il tenta un sourire et se jeta à l'eau.

– La morte, je l'ai vue, hier après-midi, sortir de sa cabine, la tête baissée, accompagnée d'un homme.

– À quelle heure ?

– Vers dix-sept heures.

– L'homme ?

– Grand, chevelure noire abondante, mine patibulaire. Il était légèrement derrière et lui tenait le coude.

– Elle ?

– Visage fermé, me sembla-t-il.

– Autre chose ?

– En début d'après-midi, l'échelle de coupée a été remontée.

– Avez-vous vu quelqu'un monter à bord ?

– Non et la personne qui rentrait l'échelle était à l'intérieur du navire.

– Comment s'écrit votre nom ? Le sien vint s'ajouter à une liste déjà fournie que la commissaire remit dans sa poche. Au revoir monsieur.

– Madame.

Après cet interrogatoire sec comme un coup de trique, Phylis le gratifia d'un charmant sourire. Décontenancé, il traversa le pont et s'égara dans l'horizon violet. Elle se moquait de lui, avait-il laissé transparaître une certaine attirance, une tactique policière peut-être ?

« Comment est-elle cette commissaire ? » Oléon tressauta et tourna la tête. La jeune actrice s'était rapprochée à lui toucher l'épaule et sa voix douce le sortit de son questionnement. Ses yeux venaient d'Orient et une mèche noire lui barrait le front. « Claire, ferme et habile » répondit-il en éloignant son visage du sien. Au large, la mer était noire et la cloche annonçant le dîner tinta dans la nuit. Avec les quelques passagers encore sur le pont, il rejoignit la salle à manger. Une cinquantaine de personnes finissait de se placer autour de petites tables de quatre. Chacune, revêtue d'une nappe bleue, jaune ou verte, avait un chapeau de lumière que maintenait la petite lampe sur pied placée en son milieu. L'ambiance était intime, le calme relatif, et Oléon appréciait ce navire, un petit gabarit. La boursofflure des gros monstres lui donnait le tournis. Certes, pour l'heure, les retardataires avaient quelque peine à trouver une place, mais un hôte les dirigea vers une petite table d'angle délaissée. L'actrice du pont supérieur, une autre femme cueillie en chemin, un homme plus âgé frisant la cinquantaine et lui-même, se retrouvèrent voisins de table. Patrick, de nouveau kidnappé par son petit harem, se trouvait en plein milieu de la salle. Il y avait là, Lucie, Martha et Agnès plus discrète. Nous ne devrions pas rire autant, après tout, l'une d'entre nous est morte. Pleurer pourquoi faire ? Une morte mérite plus de respect qu'une vivante ? Il y a peut-être quelqu'un ici qui était son amie ? Moi je vois surtout un assassin caché parmi nous, alors je ris. Patrick partagea cet avis d'Agnès, en soulignant que le rire était souvent un antidote à la peur. Un petit et court silence eut à peine le temps de s'installer que Martha, la séductrice, opéra à nouveau.

« La traversée se passe bien ? » Oléon pensa que, décidément, sa jeune voisine de bastingage goûtait les questions. « Oui, elle se présente bien, excepté pour une des passagères » s'entendit-il répondre. « Et toi, Carole, tu as pu te reposer lui

demanda la jeune actrice ? » Carole qui n'osait pas regarder les autres convives répondit que oui. Le monsieur d'âge mûr dormait mal, troublé par la mort récente de sa femme. Tous compatirent. La jeune actrice, assise face à Oléon, estima qu'un cadavre à bord lui gâchait le plaisir. « Cet événement macabre s'ajoute à tous ceux déversés par les journaux télé . » Un mystérieux sourire vint ponctuer sa phrase et les yeux d'Oléon s'éclairèrent. « Je m'appelle Cristelle rajouta-t-elle. » Les trois autres prénoms s'égrainèrent au-dessus de la salade et revinrent s'afficher sur le front de chacun : Cristelle, Albert, Carole, Oléon.

Parvenu à détacher ses yeux de Carole, Oléon les laissa parcourir la salle, crut reconnaître une grande actrice un peu triste et aperçut la commissaire avec son compagnon à une table, un peu plus loin. « Que sait-elle ? » Son compagnon était penché vers elle et il aurait donné cher pour être plus près, bien qu'elle ne dût pas être femme à se laisser arracher des informations. Les passagers badinaient, tous ces suspects en puissance, sous le regard indifférent de la police. Cristelle suivit le regard d'Oléon et devina ses questions.

« Que pensez-vous de cet assassinat ? » demanda-t-elle. Tous se tournèrent vers elle, trop heureux d'aborder l'événement qui, tout de même, brouillait l'air et instaurait un climat de méfiance. « Triste. » Carole avait relevé la tête et montré soudain de l'intérêt. « Je l'ai aperçue peu avant sa mort, elle m'a semblé inquiète. Tu étais aussi dans les parages, Oléon, je t'ai fait un signe de la main, tu te souviens ? » « Franchement non. » « Tu devrais le dire à la police », dit Cristelle, le regard décidé, tentant d'insuffler un peu de courage à Carole : « tous les renseignements sont bons à prendre. » Oléon acquiesça, Albert repoussa cette idée : « ce n'est pas notre problème, sans compter les ennuis. Je suis en vacances ! » Cristelle, rouge de colère, faillit exploser, mais le calme d'Oléon éteignit le volcan. « J'ai rencontré, dit-il, la commissaire pour lui

communiquer une petite information. Elle est intelligente et discrète, même si, j'en conviens, c'est un moment difficile et désagréable. Risqué ? L'auteur du crime a plutôt intérêt à se tenir tranquille. Non, il ne faut pas hésiter. » Albert, mécontent des propos d'Oléon, avala son café et quitta la table. Cristelle rejoignit peu après ses compagnes et Oléon traîna sur le pont devant la salle à manger. L'air était lourd et chaud. Ils se rapprochaient de l'Espagne. « Quelle aubaine, se dit-il, ce voyage aux Açores ! » Il engrangeait des impressions et des récits pour un prochain roman et il pouvait prendre son temps comme tous ici, d'autant que le navire devait faire escale dans le port le plus proche, pour y déposer le corps. D'après la rumeur, une autopsie y serait réalisée.

« Pourvu qu'on ne se fasse pas assassiner ! » Il se retourna vers les voix. Deux demoiselles passèrent derrière lui à petits pas rapides et leur voix mourut peu à peu, si l'on peut dire.

Les accordéonistes donnaient un concert avec des musiques engageantes, folk, paso doble, tango, mazurka, mais il n'avait aucune envie de danser ce soir. Les étoiles étaient occultées par les lumières du pont, il s'avança alors vers la poupe du navire et les constellations si faciles à cacher se dévoilèrent soudain. Un coup de trompette strident percuta l'espace immense qui les entourait.

Patrick, malgré sa furieuse envie d'emmener dans sa cabine une des filles, préféra écouter sa raison qui lui suggérait de ne pas se compliquer la vie. Il rencontra Oléon près de sa cabine. Toi aussi tu passes la nuit sans femme ? C'est quelquefois mieux, répondit Oléon.